

De quoi faire à Margot, pour sa fête, un bouquet:
l'avater lafontainien du lieu amène

par
Marcel Gutwirth

Je m'ai jamais chanté que l'ombrage des bois,
Flore, Echo, les Zéphyr, et leurs molles haleines,
Le vert tapis des prés et l'argent des fontaines. (OD 3)

Dès l'*Adonis* de 1658, dédié au maître de Vaux-le-Vicomte en paiement de sa pension poétique, La Fontaine encore débutant se taille un domaine d'élection au sein même de l'idylle: *locus amoenus*, le lieu amène. Ernst Robert Curtius en stipulait naguère les traits constitutifs: «un arbre (ou plusieurs), un pré, une source ou un ruisseau. On peut y adjoindre», précise-t-il, «fleurs et chant d'oiseau». (195) *Adonis*, on le voit, s'y conforme de point en point, tout en donnant à ce principe descriptif la valeur d'un programme.

La prédilection de La Fontaine se confirme au *Songe de Vaux*, où le poète s'acquitte laborieusement de sa dette à l'égard du maître des lieux en chantant la magnificence de son domaine. Décrire pour décrire n'étant pas plus l'affaire du poète que *conter pour conter*, l'ouvrage est resté sur le chantier. Qu'il s'y soit employé sur le mode vieillot du songe--alléguant pour modèle le *Roman de la Rose* et le *Songe de Poliphile*--témoigne bien de son embarras. Or pour diversifier une tâche ingrate La Fontaine imagine de représenter les beaux-arts en fées se disputant le prix d'excellence. A la triade établie de l'Architecture, la Peinture, la Poésie il adjoint, quelque peu inattendue, la fée du Jardinage. Et c'est elle, Hortésie, «avec un abord si doux qu'aparavant qu'elle ouvrit la bouche [les juges] demeurèrent plus qu'à demi persuadés» (OD 87) qui est bien près de l'emporter d'entrée de jeu. Jugez-en:

J'ignore l'art de bien parler,
 Et n'emploierai pour tout langage
 Que ces moments qu'on voit couler
 Parmi des fleurs et de l'ombrage.
 Là luit un soleil tout nouveau;
 L'air est plus pur, le jour plus beau;
 Les nuits sont douces et tranquilles;
 Et ces agréables séjours
 Chassent le soin, hôte des villes,
 Et la crainte, hôtesse des Cours. (87)

Calliope aura fort à faire pour ramener les juges au juste sentiment de la primauté de l'art qui leur prête la vie et la parole. N'est-ce pas à la Poésie de donner aux jardins même un éclat durable? Du moins est-ce par cet appel au privilège de l'Imaginaire (au sein d'une oeuvre d'imagination) que, de justesse, elle l'emporte.

Hortésie, cependant, qui tient sous sa loi le lieu amène, a peine à s'imposer à nous dans cet écrit. Tout ce que l'on a retenu du *Songe*, c'est telle *Aventure d'un Saumon et d'un Esturgeon* où se reconnaît déjà celui qui un jour fera parler même les poissons. C'est peu sans doute, et la moisson n'est guère plus riche dans cet autre exercice de style dévoué aux charmes de l'*ekphrasis*, la promenade des quatre amis au livre premier des *Amours de Psyché*, qui se passe dans les jardins de Versailles. L'art a beau faire, au sein d'une lassante ordonnance une cascade même n'arrive pas à nous ranimer:

Au haut de chaque niche un bassin répand l'onde:
 Le masque la vomit de sa gorge profonde;
 Elle retombe en nappe et compose un tissu
 Qu'un autre bassin rend sitôt qu'il l'a reçu.
 Le bruit, l'éclat de l'eau, sa blancheur transparente,
 D'un voile de cristal alors peu différente,
 Font goûter un plaisir de cent plaisirs mêlé. (129)

Hélas en poésie le plaisir qu'on dit goûter ne vaut pas celui qu'on donne, et toute cette transparence et toute cette fraîcheur ne passent pas jusqu'à nous.

Hortésie ne serait-elle, après tout, qu'un jeu d'esprit? et le poète se serait-il mépris sur sa vocation? Plutôt, à mon sens, sur la nature précise de son champ d'application. Muse du lieu amène, Hortésie se fourvoie dans le sillage d'une Cour, dont justement elle a pour mission de nous distraire. Jardins d'apparat, parcs plutôt que jardins, les constructions de Le Nôtre ne répondent qu'imparfaitement à cet appel de l'idylle et de la pastorale, à cet idéal de la retraite et d'une solitude ombragée qu'évoque une muse toute de l'invention de La Fontaine.

La poésie, aussi bien qu'un art, est un métier. Le besogneux La Fontaine est certes contraint de s'acquérir et de se conserver des protecteurs en les encensant, eux et leurs ombrages; mais il n'est pas dit qu'il n'ait été dans ses débuts mordru, lui aussi, par le goût du faste. Témoin ce vers tiré de la *Relation d'un voyage de Paris en Limousin* où le poète, s'adressant en son nom propre à sa destinataire, Madame de La Fontaine, ajoute ce dernier trait à la charge de la bonne ville de Limoges:

Beaucoup d'ail et peu de jasmin:
Jugez si c'est là mon affaire. (568)

C'est le prendre sur le fait d'une bien aristocratique délicatesse.

Or l'art (qui de nos jours l'ignore?) n'est pas à confondre avec la vie. Le poète se ressaisit sans peine, et cela dans les *Contes* de 1671, à la troisième partie. Un peu tard, direz-vous: après *Psyché* et le premier recueil des *Fables*. Qu'à cela ne tienne, ce n'est pas la chronologie d'une évolution que nous nous attachons à dresser (tâche bien problématique), c'est un itinéraire, dans tous ses méandres, que nous retraçons. Or au conte du *Faucon*, où par extraordinaire règne l'amour vrai, un tournant se dessine. L'amant ruiné y reçoit inopinément la visite de sa dame. Il ne lui reste pour tout bien qu'un faucon, pour toute occupation que la chasse, pour toute domesticité qu'une vieille. Il *tord le cou* au volatile, le *plume*, le *fricasse*. La vieille

charmante idée d'un compagnonnage de solitaires scellé par la plus rustique des invites:

Seigneur,
Vous voyez mon logis; si vous me vouliez faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre
[repas:
J'ai des fruits, j'ai du lait. Ce n'est peut-être pas
De Nosseigneurs les ours le manger ordinaire;
Mais j'offre ce que j'ai. (192)

Lieu de retraite, le jardin n'est pas voué à une solitude farouche: un minimum de sociabilité, tel ce côte-à-côte de deux êtres peu bavards mais serviables (à contre-temps, il est vrai) s'y installe sans peine. La plus douce des sociétés, en fait, y règne parfaitement à *Les Souhairs*. Les follets du Mogol, nous y est-il rapporté, excellent aux soins du ménage:

Un d'eux près du Gange autrefois,
Cultivait le jardin d'un assez bon bourgeois.
Il travaillait sans bruit, avec beaucoup d'adresse,
Aimait le maître et la maîtresse,
Et le jardin surtout. Dieu sait si les Zéphyr,
Peuple ami du démon, l'assistaient dans sa tâche.
Le follet de sa part travaillant sans relâche
Comblait ses hôtes de plaisir. (163)

L'aménité est source de concorde: le lieu de plaisance se fait propagateur d'un bien-être collectif, maître, maîtresse, follet, zéphyr se plaisant, qui à donner, qui à recevoir au sein d'une mutualité aimante. Or l'amour qui déverse ainsi ses bienfaits sur la maisonnée a sa source dans cette forme active de l'amour des êtres et des choses qu'est le jardinage. Le jardin se cultive. C'est un lieu amène qui marie bonheur et travail selon une formule que Candide, au siècle suivant, rendra célèbre. La culture, au sens premier, est ce degré du savoir-faire où la peine qu'on prend se résout en allégresse: stade paradisiaque, plutôt rêvé que vécu, de la culture au sens large.

Un jardin, pour tout dire, est une chose qui s'aime plutôt qu'elle ne se loue. A la froide description qui se voulait admirative des créations princières du Surintendant des finances et de son maître ne succédera un premier lieu véritablement amène qu'au moment où surgit, au livre IV du tout premier recueil des *Fables*, l'humble potager auréolé de la plus tendre sollicitude mise à la fable iv: Le Jardinier et soy seigneur. Tout y respire le terre à terre.:

Un amateur du jardinage
 Demi-bourgeois, demi-manant,
 Possédait en certain village
 Un jardin assez propre, et le clos attenant.
 Il avait de plant vif fermé cette étendue;
 Là croissait à plaisir l'oseille et la laitue,
 De quoi faire à Margot, pour sa fête, un bouquet;
 Peu de jasmin d'Espagne, et force serpolet.
 Cette félicité par un lièvre troublée
 Fit qu'au seigneur du bourg notre homme se
 [plaignit. (94)

On notera au passage la palinodie: l'absence de jasmin n'incite plus à réticence. Elle est signe, tout simplement, d'une beauté autre, sagement utilitaire. Le serpolet y règne, comme sur la table de l'homme au faucon. L'amour, la fête, la réjouissance s'y retrouvent non moins vives pour y chausser le sabot. Un regard attendri se reflète dans cet à *plaisir*, dans ce mot caressant de *félicité*.

La paix de ce lieu de délices toutes champêtres, le bel ordre qui règne dans cette maison aussi bien qu'au jardin sera bien autrement troublé que par un lièvre, nous ne l'ignorons point. Fille caressée, cuisine mise à tribut, jambons confisqués ne sont que le prélude d'une partie de chasse aberrante:

Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
 La pauver potager; adieu planches, carreaux;
 Adieu chicorée et porreaux;
 Adieu de quoi mettre au potage. (95)

C'est la mort d'un jardin, avec pour oraison funèbre ce rappel ému de toute sa belle ordonnance à jamais bouleversée, cette énumération navrante de ses pauvres richesses toutes dilapidées. Le mal est fait, mais il reste à le parfaire:

Le lièvre était gîté dessous un maître chou.
On le quête, on le lance, il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée, horrible et large plaie
 Que l'on fit à la pauvre haie
Par ordre du seigneur, car il eût été mal
Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.

La jactance du noblion met le point final à la scène de genre où s'affrontent les deux conditions: la *prolifique*, pour reprendre les termes de Blake, et la *dévorante*. Mais c'est dans la désolation qui se scande sur un mode dérisoire par une triple rime en -ÉE ouvrant grand la bouche comme pour crier sa peine que se révèle à nous la détresse du jardinier mesurant toute l'étendue de son mécompte. La morale aura beau parler princes et guerres: ce qui nous restera en mémoire c'est ce plant vif écrasé, ce bonheur piétiné.

La fable aura donc réussi à nous intéresser, et même à nous émouvoir sur le sort de la moins poétique des dépendances du domaine d'Hortésie, et ce par le recours au pathétique d'un enclos mis à mal, d'une sollicitude trahie. Le redoublement de ce motif, à la fable IX, v, *L'Ecolier, le Pédant, et le Maître d'un jardin*, nous met sur la voie d'un approfondissement de la question. L'adversaire du jardin est, cette fois-ci, un écolier maraudeur, et avec lui pas de mesure à garder. Le grand siècle n'a pas le culte de l'enfance. Ce qui prime en elle à ses yeux, c'est l'incurie: incapable de mesurer la portée de ses actes elle exerce le peu de forces qu'elle a au dépens de ce qui l'entoure. L'écolier en question:

Chez un voisin dérobaît, ce dit-on,
Et fleurs et fruits. Ce voisin en automne
Des plus beaux dons que nous offre Pomone
Avait la fleur, les autres le rebut.

Chaque saison apportait son tribut:
 Car au printemps il jouissait encore
 Des plus beaux dons que nous présente Flore. (221)

L'alternance des saisons développée dans cette énumération sans hâte met en valeur cette évidence: le jardin est une création qui traverse le temps aussi bien que l'espace. En lui la nature revêt son double aspect de présence et de renouvellement, *natura naturata* et *natura naturans*, maîtrisés par un art auquel nous avons conféré le beau nom de culture.

Or cet art de la maturation, art de la maturité donc, la fable, comme à plaisir, le met aux prises avec l'incarnation de l'immature, dont l'incursion est un ravage:

Un jour dans son jardin il vit notre écolier,
 Qui grim pant sans égard sur un arbre fruitier,
 Gâtait jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance,
 Avant-coureurs des biens que promet l'abondance.
 Même il ébranchait l'arbre... (221)

Le dégât, cette fois-ci, s'inventorie dans le plus lancinant détail. Branches rompues, bourgeons écrasés, le verger du bonhomme qui si hardiment chevauchait les saisons est atteint dans son avenir comme dans son présent. Et c'est sans y penser qu'un enfant le mutilé. Il suffit de bien peu pour que le bonheur tarisse. A défaut de l'insolence seigneuriale, de l'étourderie écolière, la bonne volonté obtuse d'un barbare, d'un Scythe, en fera son affaire.

Leçon de la fragilité amplifie et complète celle de la rusticité aimante. Potager, enclos ou verger, le jardin n'est pas un don du ciel, un aménagement fortuitement ombragé d'un coin de la terre. Il est création humaine, et en tant que telle il tombe sous la loi de la fable, qui veut que notre existence (et tout ce qui s'y rattache) soit pétrie de risque, afin qu'il lui revienne à elle d'en tirer la morale. Or s'il faut voir dans ce clos amoureux cultivé l'avatar lafontainien du lieu amène, cadre embaumé de notre bonheur, la fable décrète qu'il soit, à l'image de ce bonheur même, irremplaçable mais précaire.

City University of New York (CUNY)

Ouvrages Cités ou Consultés

Curius, Ernst Robert. *European Literature and the Latin Middle Ages*. Trans. W. R. Trask. Bollingen Series 36. New York: Pantheon, 1953.

La Fontaine, Jean de. *Fables, contes et nouvelles*. Eds. R. Groos et J. Schiffrin. Bibliothèque de la Pléiade. Paris: Gallimard, 1954. Sigle: *FC*.

----- . *Oeuvres diverses*. Ed. P. Clarac. Bibliothèque de la Pléiade. Paris: Gallimard, 1948. Sigle: *OD*.